

Parfois  
Je suis en train de serrer un boulon  
Et  
En un éclair  
Je sens la longue queue  
Sur laquelle je prends appui  
Pour casser la noix  
Avec un silex

Tout à coup je cesse  
De penser à ce truc blessant  
Qu'Ernest m'a dit hier  
À mon rendez vous de dix-huit heures avec  
Germaine et son insupportable babil  
Il n'y a plus que cette nom de dieu de noix  
Qui me résiste

Je vais devoir inventer le casse-noix  
Et tout le carrousel va se remettre à tourner

Ode  
Ô  
Fesses  
Ogresses  
Bipode  
Dunes  
Qui frémissent comme lune  
sur l'eau

Et donnent à l'impécune  
De la thune

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Les feuilles tombent  
Les enthousiasmes  
Les rêves  
Les illusions  
Les idéaux  
Les espoirs  
Aussi  
Doucement  
En voletant un peu  
Comme la perdrix après la chevrotine

Il va ne rester  
Que la réalité criante de la forme  
Et tout ce qu'on ne m'a pas dit

C'est beau pourtant  
Ce qui reste  
Ce squelette calligraphié sur le ciel gris  
Et puis

C'est vrai

la corde a cassé  
je tombe  
ça n'en finit pas  
d'être entre deux  
les mains vides  
sans plus rien à  
étreindre  
accepter le sol qui approche  
en pensant bien que là  
dans l'instant suspendu  
il ne se passe rien  
que de toute façon  
la vie est cette longue chute  
cet arrachement continu qui permet ce qui sera  
  
y compris l'impact

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le soleil fait son regard roux de renard  
Il glisse par en dessous  
Son rayon rase-motte  
La haute haie se fait vitrail d'or et de cuivre  
Et  
Interminables  
Les ombres se font rayures sur les prés  
Mes pas inlassablement les tricotent

Visiblement  
Cela n'a aucun sens

Mais cela en a-t-il un quelconque besoin ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

La vie ne m'a rien demandé  
Surtout pas mon avis  
Elle m'a pondu  
Étiré  
Bousculé  
Trituré  
décortiqué

Et moi  
Comme un con  
Je me suis laissé faire  
J'ai suivi ses caprices  
Sans trop rouspéter après tout

Si bien qu'aujourd'hui  
J'en suis rendu là où je ne croyais jamais aller  
Au bout d'un chemin qui n'a  
Ni queue  
Ni tête  
Avide seulement  
De remplir encore mes yeux du royal décor qu'elle plante  
Derrière la tragi-comédie qu'interprètent fort mal  
Les humains

©Jean-Pierre Clercq 2017 no copy no print no modification

Je ne ressens rien  
Je devrais  
Hein  
Je devrais m'émerveiller  
M'ébouillir d'extase  
Me stupéfier le dedans  
Embrasser le monde

Eh bien  
Je ne peux pas  
Tout simplement

Je suis déjà ailleurs  
Je suis déjà parti  
Je vous baise  
Les mains

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Bonjour vous  
Quelle idée de n'être pas moi  
Vous me paraîtriez moins incongrus  
Vous m'emmerderiez moins

En même temps, sans vous, je ne saurais même pas que je suis moi

Sans vous, je n'aurais que mes pieds à contempler  
Il n'y aurait pas de conflit pour me distraire  
Pas de smartphone  
Ni de cocotte minute  
Ni de tous ces trucs qui rendent la vie plus confortable que dans la grotte  
Ni rien d'aussi chouette à toucher qu'une peau de fille

Je serais condamné  
À ne réfléchir que sur moi.  
À n'engueuler que moi  
À me masturber  
À m'ennuyer  
Privé du zoo  
Et des autres

S'il vous plaît  
Soyez  
Encore un peu

Ô vous



Parfois me reprend  
La grande illusion d'avant les choses  
Le besoin de la serrer dans mes bras  
Jusqu'à abolir la frontière de nos viandes  
Parfois me prend le besoin d'être siamois  
Avec toi  
Avec le monde

Parfois me reprend  
La grande faim de l'un  
.  
Et puis  
Très vite

Je sais

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le jour a mis une demi-heure à se lever.

Avec autant d'enthousiasme que moi.

À se traîner, s'étirer, bailler. Frissonner serait plus exact.

Nous sommes gris souris et sans enthousiasme, tous les deux, prêts à laisser passer patiemment les quelques heures de la longue somnolence qui nous sépare du coucher, du sommeil, de la bienheureuse et tiède inconscience qui permet d'attendre le printemps.

La terre, elle, ne lève même pas une paupière. Elle a compris depuis longtemps. Elle hiberne. Elle fait la morte. C'est prudent. Avec tous ces connards qui lui grouillent dessus !

Le temps d'écrire ça et là leur se renforce. On commence à voir ses pieds (en se penchant un peu à cause du bide). C'est une pièce mal éclairée. Une pièce dont nous ne connaissons pas le scénario, dont le message nous est caché, les péripéties improvisées. Une pièce grise, encore une fois, avec des longueurs auxquelles nous tenons pourtant beaucoup. Où, à vrai dire, et quoiqu'on fasse, on finit toujours par être emmerdé... tout en voulant être emmerdé longtemps.

Une pièce où l'on veut être le roi d'une femme et où l'on finit par être son esclave. Où l'on veut désespérément le convivial et où l'on finit en ermite.

Où l'on espère le soleil et où l'on peste sur la brume.

Où l'on court sans arrêt après demain qui chante dans aujourd'hui qui grogne.

Où, si l'on a trouvé un brin de sagesse, on accepte qu'il n'y ait rien que de futile sinon cette aube et ce crépuscule, miroir tournant du temps et de la lumière.

De leurs ongles effilés  
Les arbres  
Interminablement  
Griffent les nuages

Dans quel vain reproche fait au vent qui les renouvelle  
Dans quel fol espoir de soleil  
Dans quelle rage d'être morts

Savent-ils seulement  
Que rester là sans bouger  
Avec le temps  
Va les ressusciter  
Que sous leurs pieds  
La terre gelée  
Est enceinte

Que j'attends patiemment  
Avec eux  
Que je suis la seule conscience du cycle  
Celle qui leur parle de sa voix chaude  
Pour les rassurer

© Jean-Paul Bellocq 2017 no copy no print no modification

Mer qui va et vient  
Ciel qui fuit  
Terre qui soutient

En l'air  
Les oiseaux écrivent l'indéchiffrable

Où sommes-nous, bon dieu ?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Il arrive que le besoin d'écrire se taise, que la vanité de tout se fasse évidence, qu'il importe simplement de vivre... Comme un animal.

Hein, Arthur R.?

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Sous-vêtement lilial  
Buissonne la neige  
Sur les poils pubiens conifères

Hiemale  
Dans son coma profond  
La forêt se fait Messaline

Ma main  
Instinctivement  
Caresse la fougère brune et glacée

Je la porte aux lèvres  
Je suçote  
Conscient de cette amorce de coït  
Avec un simulacre  
De la mort

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

L'entre branches nues paresse à s'éclaircir  
Et le petit matin pèse de tout son ciel

Qu'ai-je fait pour mériter la longue punition des hivers  
maussades  
la longue leçon des ciels morbides où, comme un reste de vie  
s'opalise une suggestion de lumière  
Le lourd couvercle qui clôt l'éponge gorgée où moisissent des  
arbres noirs et fantomatiques

L'âme est à l'unisson  
Elle est buisson  
d'épines  
Tournées vers le dedans  
Elle est  
Amours perdus  
Espoirs déçus  
Et larme vague aux cils

Tenir

Elles sont là les fêtes

Elles les affairent

Les gigotent

Les surexcitent

Les fébrilent

Les cavalent

Les goinfrent

Les emplissent

Les dégueulent

Les vident

Puis

Elles se répandent

Dans les égouts

Avant de se diluer

Pour un an

Dans la mer

Et le calendrier

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification



De ses doigts décharnés  
Le châtaignier  
Laborieusement  
Peigne la crinière affolée des nuages  
Et moi  
Le cul bien au chaud  
L'œil gourmand  
La narine ravie  
Je le regarde s'échiner  
En grillant ses enfants  
Sans le moindre remord

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification

Le ciel s'est éclairci d'un quart de ton de gris.

On appelle ça l'aube.

Dans leurs abris les singes ne donnent plus signe de vie. Hier, ils ont fait ce qu'ils appellent la fête.

C'est à dire qu'au lieu d'aller dormir comme la nature le leur demandait, ils se sont bourrés de mangeaille jusqu'à en être un peu malades, qu'ils se sont empoisonnés les neurones à la drogue liquide et que maintenant, ils cuvent.

L'aurore, ou ce qui en tient lieu, indifférente, poursuit péniblement sa tentative de rendre le monde lisible.

Et moi je me demande encore et toujours ce que je fous là.

Heureusement qu'il ne fait pas très chaud et que je vais devoir me secouer pour allumer du feu. Ça occupe. Ça oblitère les pensées.

Entre-temps le ciel est devenu couleur d'acier poli. Je suis rassuré. Il se sera bien levé comme d'habitude. À voir son air, à voir le silence, un moment, j'ai cru...

J'inspire et je rentre en moi le monde  
J'expire et je l'expulse  
Je suis tantôt chez lui  
Tantôt chez moi  
Tantôt les nuages.  
Qui sont la mer du ciel  
Tantôt mon évidence

Assis  
Face à un film  
je  
Me demande  
Ce qu'il est

Ainsi passe le temps

©Jean paul leclercq 2017 no copy no print no modification